

Catherine Bernis

MONADES

«Il est difficile, souvent, de trouver la matière à attacher ses pensées ».
Hölderlin

Risquer l'espace

Matthieu Gounelle

Les deux sphères occupent immédiatement la pièce, la remplissant toute entière, semblant l'envahir de leur matité écrue. Elles sont en fibre de papier, percées et suturées, comme si elles avaient abrité une explosion dont la trace se serait perdue. Un tulle léger paraît sinon les tenir, du moins les soutenir. Elle se mêle intimement au papier et flotte en certains endroits autour des cavités ouvertes. S'il y avait du vent le tulle bougerait.

Ma rencontre avec les œuvres intitulées « Monades » de Catherine Bernis, à l'occasion de l'exposition « Women on paper » à Mouans-Sartoux, a été inattendue et soudaine. Il m'a suffi de passer le seuil d'une pièce pour être immédiatement subjugué, tant il est vrai qu'il y a quelque chose de l'ordre de la conquête dans ces étonnants objets. Bien que fabriqués à partir des moins denses des matériaux, le papier, la gaze, l'air, bien que posés avec délicatesse sur le sol de notre planète, on sent ces objets habités par une force étonnante, une présence indispensable.

Je ne peux évidemment éviter de songer à un astéroïde ; non que je sois obsédé par mon métier mais cela ressemble beaucoup à un de ces corps rocheux qui hantent l'espace entre Mars et Jupiter. J'y distingue d'abord des cratères, simples et multiples, ils sont le signe le plus évident de l'origine extraterrestre de ces pièces. Après vient la forme, qui est ronde sans l'être tout à fait, comme pour ces corps que la gravité façonne sans pour autant l'emporter sur la roche qui résiste à l'impérieuse force. Les accidents de terrain qui ne sont pas encore des montagnes sont ceux que les sondes spatiales ont vu sur Vesta, Bennu ou encore Itokawa. Et la gaze, l'impalpable gaze, nous rappelle qu'on trouve dans certains astéroïdes des éléments légers, volatils, prêts à surgir de l'intérieur, comme le souffle chaud d'une âme passée.

Mais les différences entre les œuvres de Catherine Bernis et les astéroïdes sont immenses. D'abord, la couleur écrue et relevée de transparence est infiniment plus joyeuse et vivante que le terne gris des astéroïdes telle que nous l'ont révélé les quelques missions spatiales qui les ont approchés. Ensuite, la matière : on ne trouve guère de fibres de papier entre Mars et Jupiter. Mais la plus essentielle me semble être qu'on en voit « l'espace du dedans ». À l'intérieur de cet espace creux, délimité par une frontière livide, et que l'on aperçoit depuis le bord des cratères, je trouve un feu rougeoyant et chatoyant, les couleurs vives de son œuvre passée et les secrets de l'artiste. J'y distingue ses trésors, son cœur qui a fondu, le tourment de son sang, et la force de son désir.

Ces différences d'avec les astéroïdes sont le signe d'une double rupture donc : celle de la couleur pour le moment délaissée, et celle de l'espace qui s'est ouvert et s'est creusé. Car ce travail a débuté par la surface et son étendue, à plat sur de grandes feuilles de papier travaillées au crayon. Dans ces feuilles j'ai vu des îles, îles dont les méandres souterrains se sont peu à peu repliés sur eux-mêmes permettant de créer ce mystérieux espace du dedans, au cœur duquel tout se joue et qui, je persiste à le penser, donne à voir le plus intime mystère.

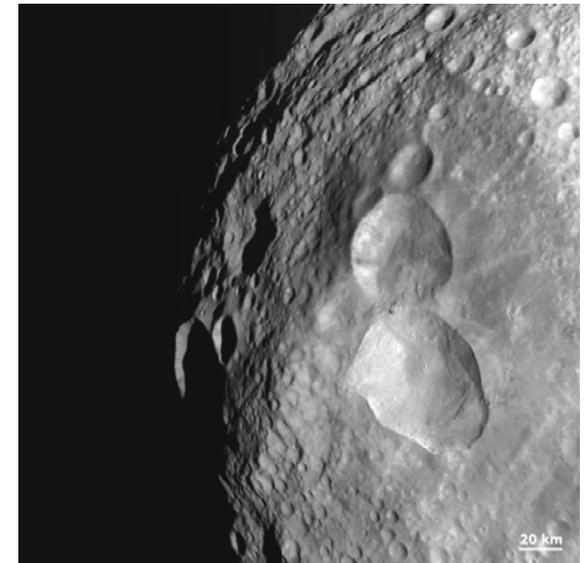
Dans le carnet que Catherine m'a montré dans son atelier, je lis cette phrase : « Il est difficile, souvent, de trouver la matière à attacher ses pensées ». Hölderlin a-t-elle précisé en insistant sur le H d'un trait plus appuyé. Elle m'a expliqué qu'un été, elle a été obsédée par cet auteur, et qu'elle a rempli des pages entières de ses carnets autour de ses vers. Ses peintures, ses dessins, ses collages brûlent les feuilles et le regard de qui feuillette ces ouvrages articulés en accordéon, comme le sont les livres en Asie. On ne voit aucun espace libre. Tout y flamboie et est proche de la combustion. Rien ne ment, ni l'écriture tout à la fois enfantine et affirmée, forte et fragile, ni cette araignée qui semble se mouvoir dans le sang répandu sur la page. Qu'elle côtoie un nuage souligne qu'ici tout se mêle : le proche et le lointain, le terrien et l'aérien, le grave et le léger, le malheur et la grâce.

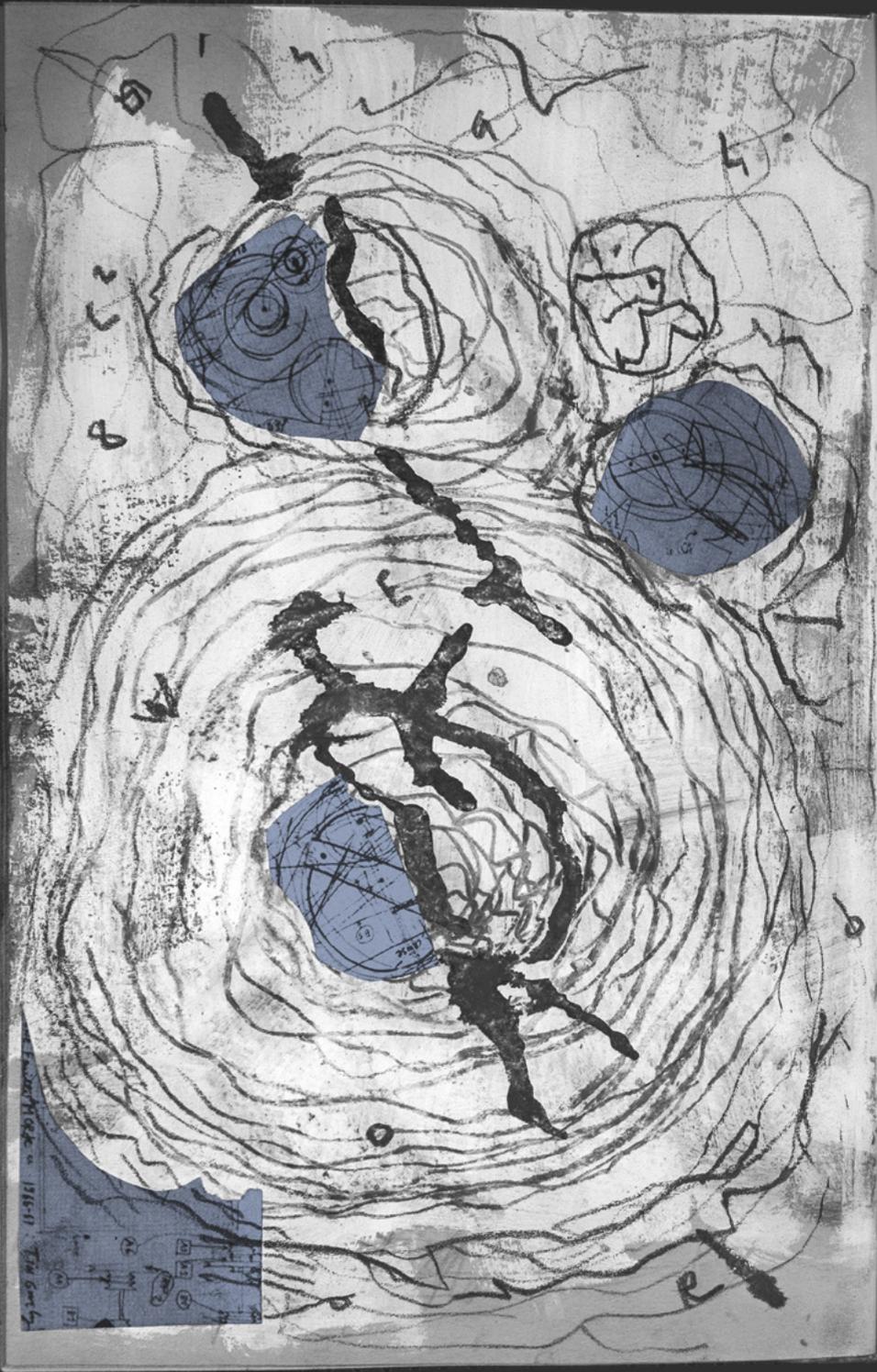
Car la gravité n'est pas la moindre des beautés de ce travail. Dans le même temps que les monades paraissent flotter, on voit bien qu'elles sont là et bien là, qu'elles ne repartiront jamais. Décidés à demeurer, à rester là où elles ont trouvé leur place, stables et précieuses. Pour toujours où elles sont, elles ont adopté la terre et sa gravité qui, ensemble, donnent du poids aux choses.

Mais revenons à Hölderlin. Il semble que Catherine Bernis ait, elle, trouvé la matière qui lui permet d'exprimer la pensée. La fibre de papier lui est chère. D'abord car elle se laisse travailler sans protester et paraît se plier aux mains de l'artiste. Ensuite, parce dans la pâte qu'elle en fait, entrent tous les éléments qu'Empédocle et d'autres physiciens ont identifié : la terre des fibres végétales, l'eau qui les adoucit et l'air qui anime la pâte. Quant au feu je l'ai dit, on le trouve au cœur des œuvres, dans ce foyer invisible qui brûle ardemment et réfracte l'ensemble de l'œuvre de Catherine Bernis.

Fonçant depuis l'espace d'où elles viennent, apportant sur Terre leur blancheur et leur volume torturé, abritant en leur cœur un incendie, les monades, sont un risque. Le risque de l'unité qui, dès lors qu'on la trouve, se brise et se craquèle, se défait et se consume. Le risque du feu qui peut tout emporter. Mais surtout le risque de l'espace qui, ouvert et révélé, abrite bien des périls mais aussi tous les possibles. Dans cet inconfort où elle a fait le choix de se placer, Catherine Bernis fait se rouler des monades sans raison, ce que l'on pourrait aussi appeler les dés de hasard de l'art.

Vesta, NASA.



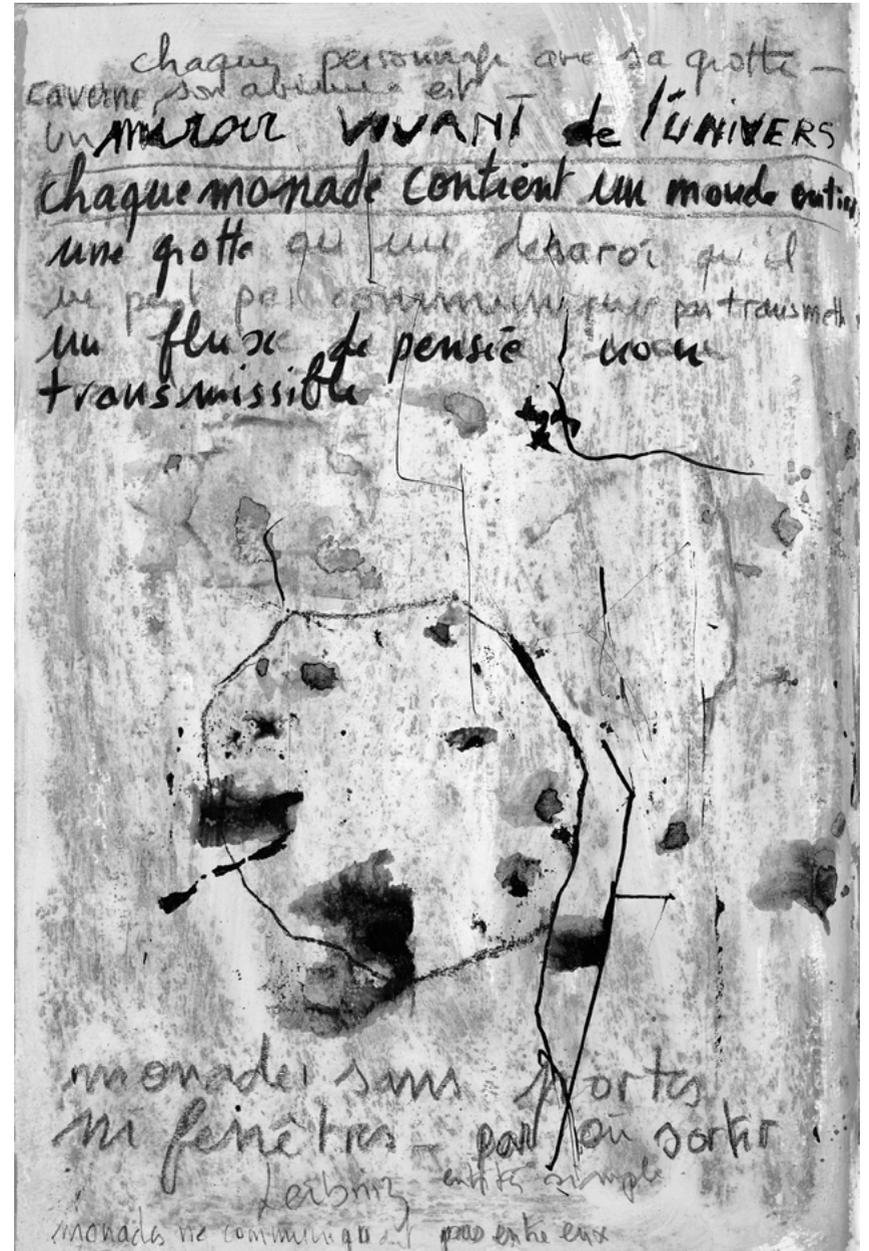


« existe-t-il des
de chirurgies dans
l'espace, qui
donnent sur
l'autre
côté? »

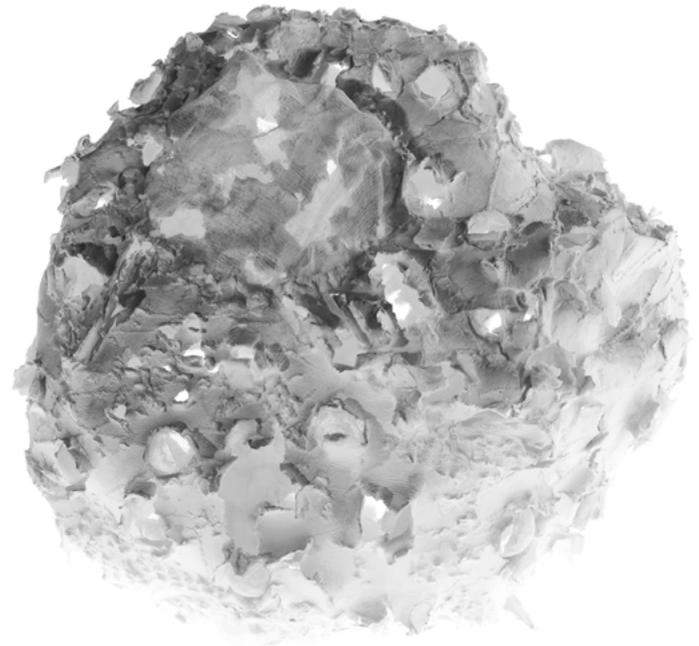
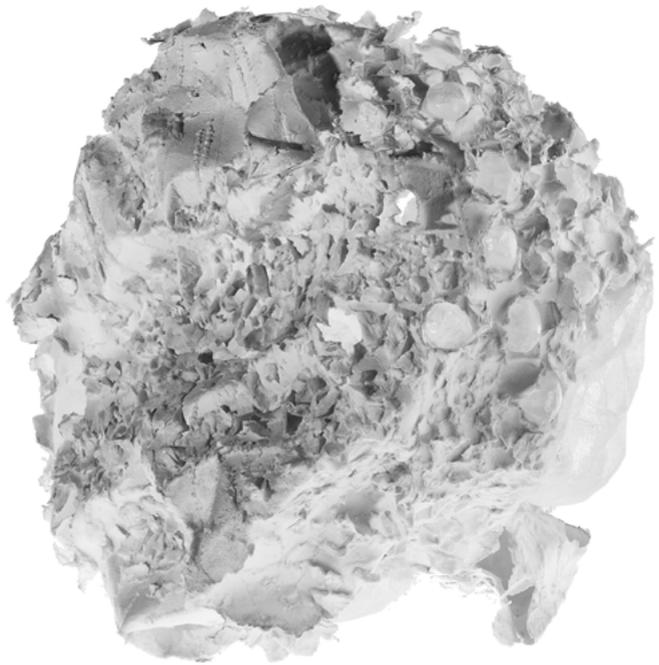
Fernando Pessoa

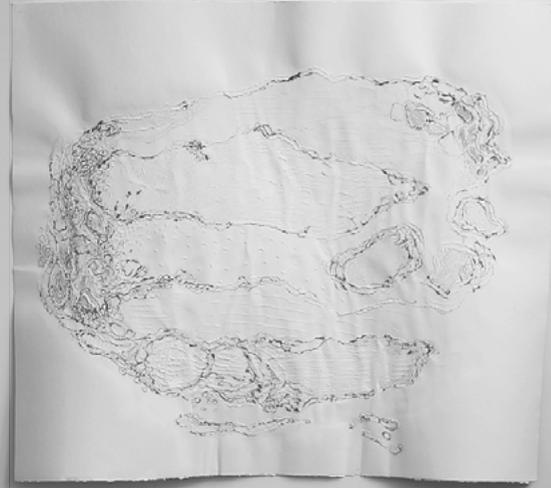
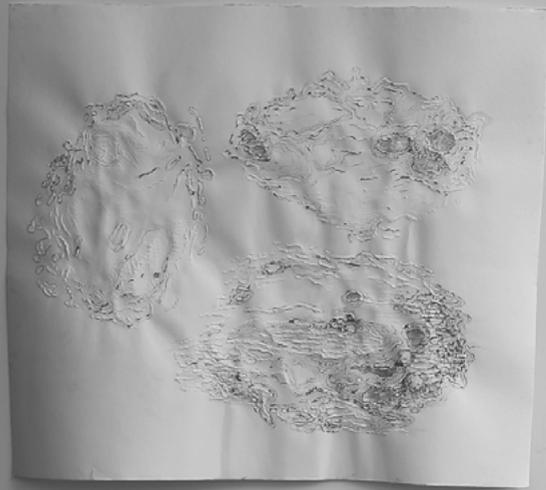


Asteroid 21 Lutetia
ESA 2010, MPS for OSIRIS Team.





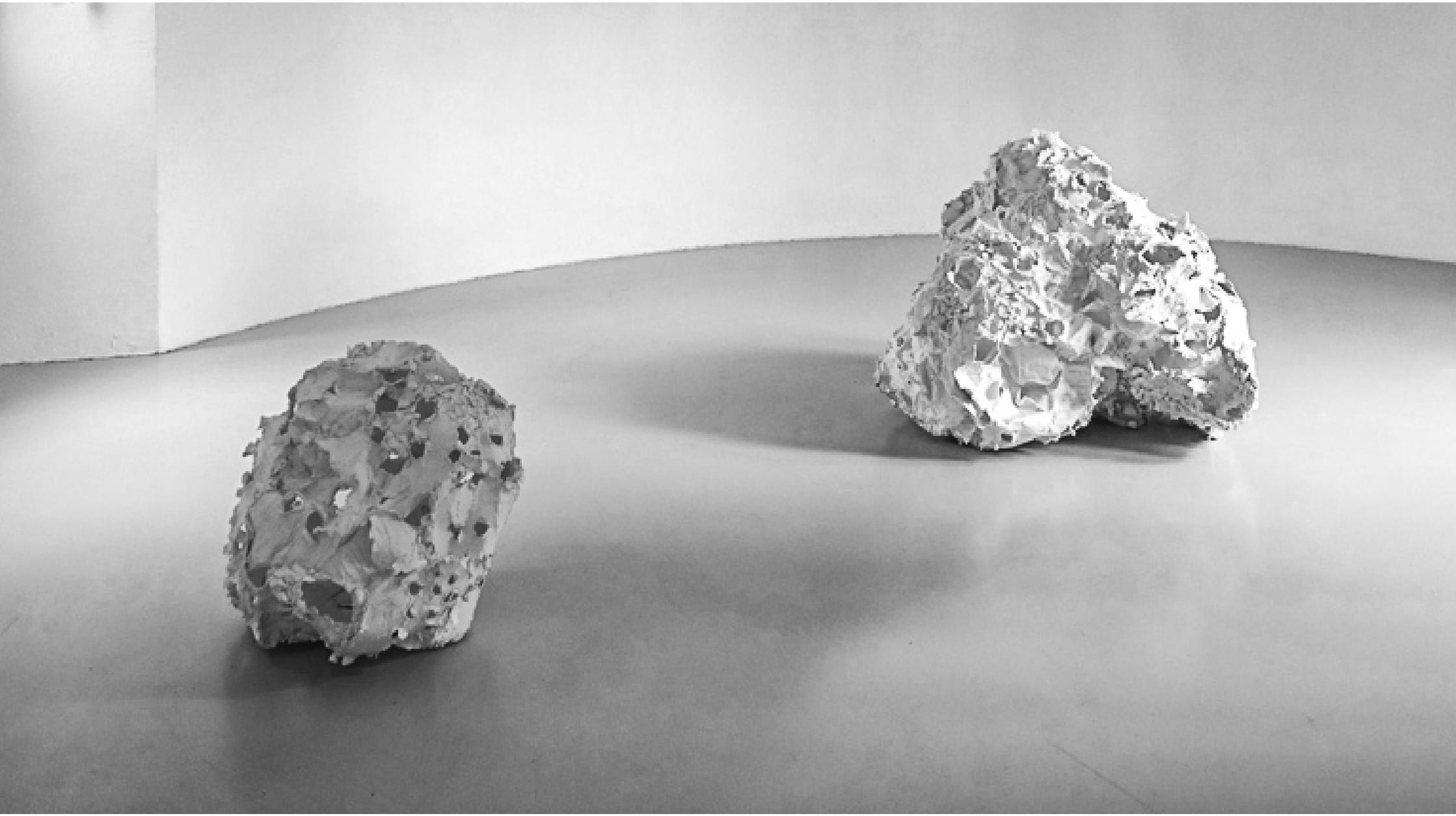






" Il est difficile souvent de trouver
la matière à quoi
attacher ses
pensées " Hölderlin





Matthieu Gounelle est né en 1971. Professeur du Muséum et membre honoraire de l'Institut Universitaire de France, il est responsable de l'équipe de cosmochimie du Muséum et chargé de conservation de la collection nationale de météorites. Il est l'auteur de plus de cent articles scientifiques et de trois monographies (« Les météorites », collection Que Sais-je ? PUF 2009, « Les météorites, à la recherche de nos origines » Flammarion 2013, « Une belle histoire des météorites » Flammarion 2017) sur les météorites. Il a reçu le Nier Prize de la Meteoritical Society en 2006 et l'astéroïde 1981 ET22 a été nommé en reconnaissance de ses travaux. Il a été commissaire des expositions « Météorites, nos plus lointains souvenirs » qui s'est tenue à la Galerie épisodique en février 2016 et « Météorites, entre ciel et terre » qui s'est tenue au Muséum d'octobre 2017 à janvier 2019. Il a par ailleurs publié plusieurs recueils de poésie dont récemment « Elles » aux Éditions de la salle de bain et, en collaboration avec Julien Magre, « Si du ciel ne restait qu'une seule pierre » aux éditions Filigranes.

Catherine Bernis est née en 1955. Elle s'est formée à la restauration de tableaux anciens avant de devenir artiste. La matière est la substance principale du travail de Catherine Bernis et définit les formes mêmes de l'œuvre. L'introduction de cette matière directement issue de la nature est, pour l'artiste, une manière de décrire physiquement le monde, non pour le représenter mais pour le constater. Elle a montré son travail dans diverses galeries et espaces à Paris et à Limoges, ville qu'elle habite. Depuis trois ans, elle expose régulièrement à la galerie Pixi-Marie Victoire Poliakoff à Paris. Lors de l'exposition Woman on Paper à l'espace de l'Art Concret Centre d'Art Contemporain Mouans-Sartoux été 2018, elle a présenté la série Monades, réalisées en fibres de papier, soumises à un complexe procédé d'humidification et de séchage qui aboutit à ces volumes.

Photos:
C.Baron, M.Martzloff, NASA, ESA.

Tous mes remerciements à :
Amélie Aranguren, Christian Baron,
Juan de la Cruz, Nadine Gandy, Fernando
García-Dory, Matthieu Gounelle, Fabienne
Grasser-Fulchéri, Marie Victoire Poliakoff,
Alexandra Roussopoulos

Cette publication a été imprimée en risographie
à Madrid en Mai 2018.
inland – campo adentro



